

Bien qu'achevé, le présent ouvrage ne sera imprimé et édité qu'au début de l'année 2011. En attendant, si vous désirez vous procurer le livre complet (328 pages) au format numérique ou PDF, je peux vous l'adresser par mail dès réception de votre règlement par chèque. Le prix est de 10 euros et l'envoi immédiat.

Contactez-moi :

mario.ferrisi@wanadoo.fr



Mario FERRISI

**Les Fantômes
de
l'Elysée**

Dépôt légal : 20 Mars 2010 - © Mario Ferrisi
- 328 pages -

ISBN : 978-2-9525705-4-1
© Mario Ferrisi, 2010 – (France)

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Du même auteur :

Lucie & Leila *novembre 2005*

Yakouren *novembre 2006*

Les Achélèmes de Maison-Carrée *mars 2008*

Hernandez *janvier 2010*

Disponibles sur : www.livres-romans.com

Avertissement

Tout en intégrant certains aspects du roman réaliste, notamment l'importance des descriptions et l'ambition de présenter une certaine « vue en coupe » de *la société*, ce livre est une parodie satirique et philosophique, populaire et bourgeoise, où les dialogues restent des formes privilégiées.

Le vocabulaire présent dans le texte, le rend critique des événements, des faits et des personnes. Il est notamment orienté sur la satire de la vie politique et sociale et tourne en dérision les mœurs politiques et journalistiques, avec une saveur historique et sensationnaliste notoire. Je reconnais avoir senti un besoin invincible de liberté débridée allant jusqu'à l'irrévérence : joie de l'esprit qui inscrit sur la feuille le caprice ordonné de ma noble fantaisie. La plume entre mes doigts est l'ouvrière docile que dirige mon cerveau, lequel organise le jeu qui plaît à ma rêverie.

Il s'agit bien d'une œuvre de fiction essentiellement satirique et humoristique, proche de la parodie populaire, forme allégorique et moderne de la vision du monde, qui laisse aussi entrevoir quelques traits de nos propres caricatures. Elle est inspirée d'événements quotidiens que je remâche le soir comme nos grands ruminants de l'Aubrac.



Les personnages, comme leur nom ou leur caractère, sont purement imaginaires et leur identité ou leur ressemblance avec tout être réel, vivant ou mort ne pourrait être qu'une coïncidence non voulue ni envisagée par l'auteur.





Les souvenirs de l'Algérie de mon enfance sont restés obsédants. Chaque fois que j'écris un livre, je les reconstruis chacun par fragments isolés ou entièrement, réel ou transposé. C'est un véritable travail d'architecte de la mémoire.

Je ne peux plus sentir l'odeur des agrumes et des épices sans que l'Algérie d'alors reparaisse, et je n'aurai pas assez de toute ma vie pour la décrire et la célébrer. L'inspiration qu'elle m'apporte est faite de violence méridionale, enflammée, marine. Mes livres sont l'exploration de ce point à la fois obscur et lumineux : le Maghreb des pays du soleil couchant dont les portes n'ont pas de serrures et les fenêtres pas de vitres. Un point tourmenté, de contrastes, offrant toute une gamme de couleurs entre la fureur et l'excessive tendresse.

Un point qui contient tout.

Mario Ferrisi



PREFACE

J'ai toujours écrit le cœur battant, pour parler des autres, avec des mots brûlés, venant de l'intérieur. Ce cinquième ouvrage, tout en étant l'accomplissement d'une existence motivée par la création, est l'expression d'une profonde passion pour les êtres de n'importe où, et les idées fortes, novatrices, majeures.

Depuis des années, il m'arrive quotidiennement d'écouter les foules grâce aux flux d'informations, messages, nouvelles, échos et rumeurs les plus divers. C'est le tempo qui m'alimente et fait battre mon cœur.

On peut tout mettre dans une fiction : des événements d'*Actualité* ou que l'on a vécus, des sentiments cachés de son enfance et de son adolescence, des aventures purement imaginaires. Un puzzle fait d'intrigues qui mêlent destin, politique, amour, chagrin, rêves et mille autres choses que l'on porte sur ses épaules.

Il y a dans cet ouvrage deux histoires. L'une est réelle et saisissante, l'autre est une parodie satirique et philosophique. D'abord pôles opposés, les deux histoires se croisent et se tressent jusqu'à la fusion.

Mon désappointement politique m'a sans doute donné l'humeur qui m'a fait écrire cette saga imaginaire. Par ailleurs, subissant depuis un demi-siècle le manichéisme de la vie politicienne et la médiocrité voire l'obsolescence qui la caractérise, l'écriture de ce roman constitue pour moi une petite compensation ponctuelle, tout juste satisfaisante.

En attendant, je continue d'écouter le bruit de notre terre comme un instrument capteur, tout en rêvassant à des ultérieurs crédibles, probables. Bref, je me réfugie dans l'avenir en m'efforçant d'échapper à la désinformation, arme d'intoxication massive aux mains des 4ème et 5ème pouvoirs - Médias traditionnels et Internet -

Mario Ferrisi

Un grand peuple sans âme est une vaste foule.

Alphonse de Lamartine

Le désir du privilège et le goût de l'égalité, passions dominantes et contradictoires des Français de toute époque...

Charles de Gaulle

Hervé Mancini accompagne sa dernière cliente jusqu'à l'entrée. Il referme la porte sur elle et pousse un soupir de lassitude. Revenant à son cabinet, il jette un coup d'œil furtif dans la salle d'attente où des murmures se chahutent avec les murs.

Désagréablement surpris, il y trouve trois visiteurs. Les inconnus, dont il ne peut distinguer le visage dans la pénombre, se lèvent. Il entrevoit trois silhouettes baroques, apparaissant aussi incongrues qu'un bouquet d'orchidées fleurissant sur une décharge.

- Pourquoi avez-vous éteint ? Pourquoi demeurez-vous dans l'obscurité ? demande-t-il d'un ton de reproche.

Il actionne l'interrupteur : les appliques murales inondent d'une lumière bistre la pièce meublée d'un guéridon et de quelques chaises au design suranné. Sur la cheminée, une louve en bronze, épuisée par les jumeaux qu'elle allaite, l'observe, agressive. Des clients ont éparpillé de vieux magazines jetés pêle-mêle sur la console.

- Merci, nous n'avons pas besoin de lumière, dit le plus petit.

Sa réponse semble insolente, discourtoise. Veut-il faire allusion au décor insipide qui l'entoure ? Mancini constate avec agacement, sans oser y apposer un nom, qu'il connaît ces silhouettes légèrement défraîchies et vêtues avec la même correcte banalité ; une hallucinante impression de déjà vu.

- Je suppose que vous êtes ensemble ? Il est tard, mais je vous recevrai, dit-il.

- Si vous êtes pressé, docteur, nous pourrions vous demander un rendez-vous pour un autre jour.

La voix de l'inconnu ne lui semble pas étrangère. Elle est paisible, presque désabusée. Le docteur les dévisage encore, les associant à une idée confuse. Celui qui tient son chapeau à la main, a le port rustique et terrien. Il offre un regard intelligent d'où émane une *force tranquille* indiscutable. Le plus grand, un peu hautain, est longiligne et légèrement bedonnant. Son grand nez accentue

délibérément les traits du visage ; il serait une aubaine pour les dessinateurs.

Le troisième est rond du bedon, de taille moyenne et solidement charpenté. D'épais sourcils soulignent son large front et lui prêtent une allure de maquignon auvergnat. Le mystère de leur présence à cette heure de fermeture ajoute au malaise créé par l'inexpressivité souriante de leurs physionomies.

Hervé Mancini essaie de dissimuler une certaine exacerbation et se hâte de les introduire. Il s'écarte de la porte.

- Passez devant, je vous en prie.

- Après vous docteur, après vous ! s'impatiente le grand nez.

Le toubib pénètre d'un pas rapide dans son cabinet et contourne son bureau. Les inconnus referment soigneusement la porte derrière eux. D'un coup, l'atmosphère devient celle d'une église. Hervé désigne d'un geste les fauteuils en face de lui.

- Prenez place, messieurs.

Il s'installe à son tour et tire légèrement un des tiroirs du côté droit. Sans baisser les yeux, en tâtonnant, il s'assure que son aérosol SAM7, bombe lacrymogène auto défense, est à sa place.

- Nous avons l'air si suspects ? s'inquiète le maquignon d'une voix épaisse.

Hervé blêmit.

- Seriez-vous extra lucide ?

L'autre grand escogriffe hoche la tête :

- Une bombe anti-agression a son rayonnement ; elle représente une présence redoutable, son gaz est violent et particulièrement efficace. A l'époque où nous faisons subir à l'ennemi les grenades chimiques, la charge toxique s'averrait pour le moins neutralisante, sinon létale. Nous nous sentions criminels...

Le docteur l'interrompt :

- Qui êtes-vous ? Et que désirez-vous ?

- Je m'appelle Charles, répond l'homme avec une certaine noblesse.

Il hoche la tête et désigne le plus petit.

- Moi c'est François ! annonce ce dernier.

La main droite est posée sur sa sénestre, doigts légèrement imbriqués. C'est certain, elles sont faites l'une pour l'autre comme le bleu pour la mer, le Yin pour le Yang ou Roméo pour Juliette ; avec entre elles un possible bonheur. Il poursuit en orientant son regard vers l'opulent maquignon :

- Lui, c'est Georges !

Ils s'exposent comme on présente les versions originales de vieux disques vinyles au mieux de leur aspect matériel. Décontenancé, Hervé ne trouve pas la phrase dont il a besoin. Il questionne enfin :

- Vous me semblez étrangers au Faubourg du Roule et vous ne figurez pas sur mes tablettes. Que puis-je pour votre santé ? Etes-vous d'un quartier voisin ?

- Jadis, lorsque nous étions aux affaires, nous avons longtemps vécu tout près d'ici, chacun à notre tour : rue du Faubourg-Saint-Honoré, précise François en inversant la position de ses mains racées.

- Et aujourd'hui, je suppose que vous êtes tous trois de paisibles retraités ?

- Pas exactement docteur ! Mais il est vrai que nous sommes au repos. Nous reposons, souligne l'Auvergnat avec un petit sourire narquois.

- Et nous avons décidé, après moult concertations, de reprendre du service, s'exclame le grand Charles en relevant un menton autoritaire.

« Des originaux » pense le praticien, en pianotant nerveusement sur son sous main demi-lune.

Est-ce son poisson d'avril avec deux jours d'avance ? Il questionne, dubitatif :

- En quelque sorte, vous venez me voir pour passer une visite médicale du travail. De quoi vous plaignez-vous, messieurs et quel sera votre employeur ?

Silencieux, les trois vétérans esquissent un sourire embarrassé. Mancini détourne son regard, avec l'espoir que, ne se sentant pas observés, ils parleraient peut-être plus commodément. Il y a entre eux quelque flottement pour savoir qui sera la vedette de la soirée ; puis, peut-être parce que le regard du toubib l'a visiblement élu, ils conviennent tacitement que ce sera le grand Charles. Celui-ci se décide enfin et donne à sa voix une intonation et une vigueur étonnante, ainsi qu'un pouvoir décisionnel tout à fait naturel :

- Notre employeur sera la France ! et notre patron : Alphomega Kadorsky, le président de la république.

N'en croyant pas ses grandes oreilles, Mancini se redresse et écarquille les yeux. Il laisse échapper :

- Vous vous êtes enfuis de l'hôpital Sainte Anne, n'est-ce pas ?

- Je ne crois pas, s'indigne François. Nous arrivons simplement d'un « Etat » via nos cimetières respectifs, terres douloureuses. J'ai quitté Jarnac il y a tout juste quelques minutes.

- Et moi, Orvilliers, quasiment au même moment, complète Georges, avec une intensité acoustique puissante et incomparable.

- Idem en ce qui me concerne : il fait un tantinet frisquet à Colombey ; sinon RAS. Ironise Charles le grand.

En toubib consciencieux, Mancini se penche sur lui-même et écoute le battement irrégulier de son cœur ; ce bruit sourd et reculé qui évoque les coups frappés par des blessés ensevelis sous les décombres.

- Voulez-vous que l'on vous prenne la tension ? plaisante Georges en inclinant son *mufle* puissant. Mais vous ne vous trompez pas, c'est bien nous ! Vous nous reconnaissez, n'est ce pas ?

- En effet, j'avoue que la ressemblance est frappante. Mais, je n'ai jamais cru aux fantômes. A présent, j'aimerais pouvoir fermer mon cabinet et rentrer chez moi. La journée

a été épuisante et j'aspire légitimement à un peu de repos. Messieurs ?

Le cas qui se présente lui paraît en effet désespéré. Il renifle, gêné et se lève.

Les grands yeux lumineux de Charles gardent captif son regard. Mécontent, le grand homme l'interpelle :

- Quel dommage, docteur, que vous nous compreniez si peu. Comment pourrions-nous tenter de vous convaincre ? On avait imaginé qu'un médecin pouvait voir plus loin qu'un individu.

- Moi, je guéris les rhumes, les pneumonies, je ne suis ni psychiatre ni spécialiste des phénomènes paranormaux. Encore moins intéressé par des êtres surgis des profondeurs ou revenus d'un autre monde !

Le grand daigne sourire. Le toubib repousse son fauteuil et, feignant le détachement, simplifie son diagnostic à voix basse :

- Si vous avez besoin d'un psychiatre, je peux vous donner une adresse.

- Ainsi donc, attaqua François, il vous faudrait une preuve irréfutable ?

- Inutile de vouloir me faire jouer le rôle de Thomas, cela n'est pas nécessaire. Messieurs, je ne vous retiens pas !

- Si vous pouviez sortir de votre routine, dit Georges avec irritation, si vous pouviez élargir votre esprit, si vous pouviez comprendre qu'il ne s'agit ni de religion ni de convictions ni d'une chimère, mais d'une réalité...

D'un mouvement brutal, Hervé pivote et se dirige vers la porte. Puis, il fait volte-face pour les inviter à sortir.

A-t-il des troubles de vision ? A-t-il trop lu les albums de Dan Christensen ? Chose ahurissante, son bureau est vide. Il en bave de stupeur : les trois pittoresques vestiges ont disparu comme par enchantement. Je deviens fou, dit-il à mi-voix. Il réfléchit. Il en a vu des déséquilibrés dans sa vie, mais là... il ne s'agit pas d'aliénés. Il ne délire pas, les prestidigitateurs étaient bien là, confortablement assis. Ils

lui ont parlé et ils viennent tout simplement de disparaître. Volatilisés !

Bien que son nerf rachidien s’emmêle les pinceaux, il comprend confusément que ces aimables vicelards ont tenu à lui apporter la preuve incontestable. Bêtement, il décide de jouer le jeu ; il leur parle :

- S’il vous plait, si vous êtes encore là, manifestez-vous, répondez-moi. Ou alors réapparaissent ! Je veux être sûr de ne pas avoir rêvé.

Il insiste mais rien n’y fait. Il ose même une plaisanterie :

- Vous auriez pu me laisser une photo dédicacée !

Dépité, il passe sur son front la main lasse d’un homme qui n’a pas mérité pareille épreuve.

Une demi-heure plus tard, il décide de rentrer chez lui, contrarié et fourbu. Avant d’actionner l’interrupteur de la salle d’attente, son regard s’attarde, comme à chaque fois qu’il accomplit ce geste, sur le bronze de la cheminée. C’est le seul objet familial qu’il ait pu soustraire à la tourmente. La louve du Capitole !



L’aventure d’Hervé Mancini commence donc un soir de printemps : la saint Amédée. Le docteur sait cueillir les jours et les évènements comme ils se présentent, s’accommodant des vices de son siècle. Mais il y a des moments d’exception. Celui qui vient d’avoir lieu en est un, capital, puisqu’il fera basculer sa vie : comme un coup de tonnerre sur une campagne singulière et grise.



Dehors, une brume laiteuse enveloppe les arbres et les buissons ruisselants de pluie. Une pluie fine, discrète, silencieuse qui s'était mise à tomber sans crier gare, sans même alerter le vent. Un immense naufrage immobile et humide. Sur le parking, Mancini actionne la commande à distance de sa 407 gris métallisé. A travers le grillage serré de la pluie, il constate avec stupéfaction qu'il aura trois compagnons de voyage. Au moins, ces étranges créatures n'ont pas eu besoin d'un quelconque sésame pour s'installer douillettement dans sa propriété privée, soudainement auréolée d'un lustre incomparable. Il s'y annonce donc en feignant l'indifférence et se plonge avec crainte dans l'atmosphère agréablement tamisée de l'habitable. Il interpelle, à sa droite, le soi-disant Bougnaparte, dit le Mage de Montboudif. Il semble aussi précieux et paisible qu'un Bouddha majestueux, résine vert pâle. La voix du médecin brise le sortilège :

- Ça va ! J'ai compris ! Je suis honoré, messieurs les présidents ; mais vraiment honoré de votre présence. Que dois-je faire maintenant ?

- Pas de chichi, docteur Mancini ! Appelons-nous par nos prénoms, ce sera plus facile. Nous serons probablement amenés à nous voir très souvent. Vous pouvez démarrer Hervé et ne roulez pas trop vite s'il vous plait.

C'est « Qui vous savez » alias « Mongénéral » qui vient d'éternuer avec une insistance polie. Ce faisant, il gratifie d'une bourrade appuyée son voisin de gauche, « Dieu » le père, dit « Tonton » Celui-ci s'ébroue énergiquement et intime :

- Roulez Hervé ! ne changez rien à votre itinéraire. Nous parlerons en chemin.

- Que cela ne vous empêche pas de mettre vos ceintures ! la *condaille* d'Alliot veille au grain.

- Inutile, toubib ! martèle Tonton. Pour la sécurité, nous sommes invulnérables et pour le reste, parfaitement

invisibles au commun des mortels. A deux exceptions près : vous-même et votre ami Alphoméga...

- Je comprends ! dit le docteur avec soumission.

Le voici donc aux commandes de sa berline préférée, comme une tarte à la crème fouettée. Il embraye tout en douceur afin de ne pas trop heurter l'hypersensibilité de ses illustres passagers.

L'ondée couvre le pare-brise comme un film de résidu mouillé. Les essuie-glaces affrontent la pluie tenace et s'affairent à lui ménager une étroite vision. Il fait presque nuit. La voiture quitte la rue de Monceau pour l'avenue Ruysdael et se laisse porter par le flot unanime des véhicules. Les pneus font un bruit de succion sur le goudron gluant qui brille dans le faisceau lumineux des codes.

Les quatre kilomètres qui le séparent de Neuilly et du boulevard Jean Mermoz où il habite, ne lui prendront qu'une dizaine de minutes.

Irrité, il croit entendre le chuchotement de François :

- Allez-y Charles ! expliquez-lui !

- Des fantômes dingues, dit Hervé à mi-voix. Il appuie sur l'accélérateur, la Peugeot absorbe la distance avec assurance.

- Nous avons tout notre temps, docteur Mancini. Ralentissez ! ordonne Charles.

Georges lève son visage frotté de sang vif et s'insurge :

- Mais foutez-lui la paix à notre chauffeur ! Moi, j'aime la vitesse. Figurez-vous cher Hervé qu'en 69 je possédais une Porsche 356. Je conduisais à vive allure et sans ceinture...

Charles le coupe sèchement et interpelle le docteur :

- Nous savons, toubib, que vous faites partie du cénacle, de « la firme » du président Kadorsky. C'est pour cela que nous vous avons choisi. Nous avons hésité entre le Doc, Johnny, Enrico, Christian Clapier et vous. C'est moi qui ai tranché en votre faveur. Il me semble que vous êtes le meilleur habilité à favoriser une entrevue avec l'homme aux six cerveaux remarquablement irrigués.

Le toubib entend comme dans un rêve la proposition saugrenue. Il s'efforce de considérer la demande objectivement et d'y répondre en termes positifs, mais l'irrationalité de l'événement le sidère. Il ne parvient pas à introduire cet épisode invraisemblable à la trame de sa vie quotidienne. Il lance néanmoins :

- Avec votre pouvoir surnaturel, vous pourriez aisément vous passer de moi et intervenir directement.

- Très juste cher monsieur ! Cependant, Alphoméga est rarement seul et il n'est pas envisageable que nous apparaissions à l'improviste ; nos controverses s'avèreraient impossibles à traiter. Nous vous demandons donc de bien vouloir aménager un rendez-vous.

- Une question, Charles, qu'entendiez-vous par : nous arrivons d'un « Etat » ?

- C'est le purgatoire, cher ami. On sait bien qu'on ne va pas au Ciel comme ça... Dieu est Amour et son royaume, le Paradis, est un royaume d'amour. Pour ceux, qui, à leur mort, se trouvent en condition d'ouverture à Dieu mais de façon imparfaite, le chemin vers la pleine béatitude exige une purification que la foi de l'Église illustre à travers la doctrine du purgatoire. La rencontre avec Dieu exige de nous que toute trace d'attachement au mal, au « non-amour » disparaisse.

Georges prend le relais en vadrouillant dans le vrai lyrisme :

- Cette purification, c'est Jésus-Christ qui la réalise, et non pas nous. Mais par les prières des vivants, leurs actes de charité, ceux-ci peuvent être associés à Jésus-Christ pour la purification des âmes défuntés. C'est le sens de la prière, des demandes d'indulgences et des messes offertes pour les défuntés. Non pas que Dieu ne puisse pas faire cette purification sans vous, mais il vous propose de vous y associer dans un amour actif.

Incrédule, Mancini fixe la route sans jamais ciller des paupières. Le visage de François se montre dans son rétroviseur, à la fois intimidé et souverain. Son chapeau de

feutre au bord large lui compose une auréole couleur de pruneau. Ses lèvres à peine allongées - vertige de la moue - lui donnent un air de franchise contagieuse. Il intervient à son tour :

- Le Ciel nous est promis à travers une épreuve qui nous mettra en forme pour entrer au Paradis. Le rachat. C'est pour cela que nous sommes ici.

- Je comprends, je comprends... dit Mancini en ouvrant des yeux comme deux boules de billard.

- Et puis, insiste Georges, nous avons besoin de voyager, un changement de cadre, retrouver le rythme de la vie ! Abandonner notre « Etat » ; nous en avons assez de lui et il en a peut-être assez de nous.

Le véhicule dépasse la place Charles de Gaulle, l'avenue de la grande Armée et entame la grande artère également baptisée Charles de Gaulle. La pluie glisse sur les vitres et y trace des labyrinthes. Georges hoche la tête en direction de Charles et ne peut s'empêcher d'ironiser :

- Par quel mystère, un peuple qui vous a adulé puis désapprouvé et rejeté, s'est-il empressé de baptiser de votre nom, sur tout le territoire, des dizaines de places et d'avenues ?

Il poursuit pour les deux autres passagers :

- En ce qui me concerne, je garde toute mon admiration pour ce grand homme que j'ai naguère servi. Les dirigeants qui osent encore se réclamer de lui ont de toute évidence perdu ce qui faisait sa force, à savoir la capacité de braver l'opinion dominante quand l'intérêt national et l'honneur l'exigent.

L'illustre passager arrière pose une main bienveillante sur son épaule et murmure :

- Merci, mon brave... merci !

L'Auvergnat apprécie ce contact fugitif et surréaliste ; ses joues deviennent rouges comme des pommes Royal Gala.

Feignant l'absence, François se souvient sans doute qu'un homme politique de gauche, présidant la Convention

des institutions républicaines, avait jadis comparé De Gaulle à un dictateur (Le coup d'état permanent) Pour l'heure, il demeure résolument assoupi, silencieux, les labiales et les *mimines* soudées. Un mur impénétrable ; les joues vertes comme des pommes Granny Smith !

Royal Gala adresse un sourire envoûtant, plein d'exubérance, à Granny Smith et improvise, manière de le réanimer :

- Sauf erreur de ma part, à Paris, une seule rue porte le nom de Mitterrand : une venelle du treizième...

François s'insuffle, s'enflamme et répond à l'agitateur :

- Et la pyramide du Louvre ! Et la bibliothèque nationale ! ça vous dit quelque chose ?

Hostile, il poursuit, l'air vachard, avec une constance qui tient du prodige :

- Par ailleurs, je préfère encore la venelle, comme vous le dites, à cette Notre-Dame de la Tuyauterie ou encore ce *Pompidolium*, ce hangar de l'art, cette usine à gaz, cette raffinerie de pétrole, ce fourre-tout culturel ou cette verrue d'avant-garde. Suivez mon r'gard !

Spectateur attentif des évolutions d'un univers auquel il n'appartient pas d'une manière formelle, Hervé Mancini a envie d'insister, de remuer l'écume pour connaître la suite, mais la voix digne de Charles sonne la fin de la récréation, du grand tapage, de la chienlit. Le chef de bande demande, avec une insistance polie qui désarme le médecin :

- Toubib ! vous allez nous aider, n'est-ce pas ?

Venant d'un orateur si consommé, Mancini trouve que cette courte phrase est ravissante. A sa droite, Georges lui dessine d'époustouflants sourcils de détresse. Brun comme tout l'antracite de La Mure, réfugié dans l'indifférence, François est toujours aussi stoïque ; les deux mains et leurs phalanges toujours aussi connectées.

Le docteur a un hochement de menton. Soucieux de ne pas déplaire et vaincu par la fatigue du voyage, il capitule :

- Je vois le Président demain soir. Je lui parlerai de vous. Je vous le promets.

Les phares de la 407 débusquent les premières maisons de la rue d'Orléans et fixent enfin le boulevard Jean Mermoz. Après avoir excusé deux feux rouges et grillé le troisième, le toubib ralentit devant sa demeure.

- Nous reviendrons vous voir demain. Même lieu, même heure ! conclut Charles.

Sur ce : pfftt ! les trois diaboliques à l'excentrique apparence et leur éternité disparaissent. Un long moment de flottement s'écoule. Paradoxalement, Mancini eut la révélation de leur existence dans l'instant où celle-ci se désincarnait.

Le toubib a envie de crier « rideau ! » Il ferme les yeux pour les oublier un peu. Il y a eu des moments où ils l'ont gêné... Des moments où il s'est gêné lui-même comme s'il était placé en travers de sa saine et droite raison sans raisons, de sa lucidité. Il était contraint de s'avouer qu'il était lui-même en cause et qu'à son propre horizon s'annonçait un nouvel élément dont il n'avait pas eu encore l'occasion d'évaluer l'importance. Cette constatation lui est douce-amère.

Une sorte de démente d'apparence amicale, complaisante, s'installe en lui. Le chimérique vient de se mélanger au tangible pour laisser place à une ébouriffante saga. Il songe : puisque ma vie se joue la comédie, soyons réellement comédien, c'est plus honnête. Malheureusement tout cela est pour demain.

Mancini entre sa voiture au garage. Brusquement, l'univers se rétrécit autour de lui ; il sent au fond de lui bouger une inquiétude. Comme à l'accoutumée, il sort pour marcher un peu. Un petit vent se lève et la pluie chuchote toujours en un murmure persistant. La lune printanière brille haut dans le ciel et transforme les jeunes feuilles mouillées des arbres en une sorte de neige délicate et ambrée.

D'un geste nerveux, le toubib relève le col de sa veste et glisse les mains dans ses poches. Il refait chaque soir les mêmes gestes, le même trajet autour du pâté de maisons

plein de ténèbres et rentre. Ses balades au crépuscule sont des appels au secours. Il aimerait trouver la paix de son âme au cours de ces promenades. Voyageur solitaire. Chez lui, personne ne l'attend ; ni femme ni enfants. Le destin s'est contenté de pousser sa vie affective sur la touche. Fils de maçon, il aurait aimé devenir écrivain, comme Théophile Gautier. Il avait tant aimé les romans de cape et d'épée, le baron de Sigognac...

Pour que son avenir et celui de Serge, son frère jumeau, soit assuré, son père les avaient destinés au labeur manuel – il y a toujours du travail dans le bâtiment – disait-il. Quarante-sept ans plus tard, il ressent encore les doutes, les craintes et les effrois de son enfance. Il y eut ensuite le labyrinthe obscur des couloirs interminables de la vie. Et puis, à l'issue d'une crise de conscience, il avait décidé de son destin : il serait médecin à tout prix.

- Quelle vie de chien !

Mancini parle tout seul et s'en aperçoit. Il jette un coup d'œil à sa montre comme pour mesurer, évaluer encore sa vie qui s'écoule avec le rythme imperturbable d'un sablier. La douleur qui le prend au ventre devient plus aiguë. Il s'arrête, puis refait quelques pas. La tête entre ses bras, il étreint violemment le marronnier posé là en sauveur, comme on cherche à nier le désespoir.

Serge ! Un long jet d'amertume le plie un peu plus en deux. L'âcre salive dans sa bouche lui ôte des larmes. Il reprend sa respiration avec peine et s'accroupit sous la coulée douloureuse d'une poussée plus violente encore. Soulagé, il se redresse enfin et s'appuie à l'arbre noueux. Il ferme les yeux et se laisse aller dans les flux et reflux de ses sentiments. Il puise quelques forces dans son souvenir noir et blanc ; juste une trombe vigoureuse en mémoire, immédiate, autant que lointaine. Juste le visage hagard de son père :

« Vous savez, mes enfants, il faut que vous soyez courageux. N'ayez pas peur des « évènements » Je suis là pour vous protéger. Vous travaillez bien à l'école et c'est

bien. Et puis, vous avez aussi une bonne oreille musicale, comme votre grand-père Doménico. Même si votre voix force les paroles, les notes sont précises et c'est doux : Volare... Oh ! Oh ! Oh ! Cantare »

Le visage évanescant de son père s'efface derrière celui, informe et sublime de Serge. Hervé Mancini respire furieusement, forçant l'air frais au fond de ses poumons, de son cœur, de ses veines. Ce souvenir, redessiné à son gré, il le répète comme une prière. Il le revoit avec ses yeux d'enfant. Toutes les images de la beauté et de la protection.

Un peu de vomi souille le revers clair de sa veste. Du vomi de Modugno. Il se mord les lèvres et lève les yeux ; un lambeau de ciel étoilé apparaît.

La grille se referme sur lui avec un soupir rouillé. Il rejoint son refuge livré aux plaintes du vent : une demeure close et endormie qui a de vagues senteurs de cloître.

- Du repos, dit-il d'une voix rauque, j'ai besoin de repos.



Salon des portraits. Probablement le lieu le plus VIP de la République, qui incite aux bavardages et aux aveux qu'on regrette ensuite.

L'horloge en bronze sonne vingt et une heures. Hervé Mancini éprouve encore au creux de sa paume la chaleur de la poignée de main du cardinal Claude Géant, sphinx de la république, lorsqu'il pénètre le salon d'attente de la présidence. Cet homme, sans doute le plus puissant de France après Alphoméga, est à la fois craint et respecté.

Le toubib salue, non sans une certaine ironie, les deux tableaux placardés sur le mur, l'un représentant de Gaulle, l'autre Pompidou. Comme cela, ils lui semblent abordables, si prêts à être rattachés au monde vivant, si obligatoirement présents.

Il retrouve donc le « PR » en costume Ralph Lauren, dans son salon privé où la télé est allumée sur une chaîne d'information en continu, celle de son ami Martin Buick.

Le mobilier de cette pièce est d'époque Louis XVI, principalement en bois doré, garni de soie de Lyon à motifs floraux or sur fond bleu. Au sol, un tapis de la Manufacture de la Savonnerie réalisé d'après un dessin de Saint-Ange et tissé aux normes du duc d'Angoulême.

Les traits tirés, le corps sans tics, Alphoméga observe Mancini avec stupéfaction. Il se racle la gorge pour donner à sa voix une tonalité sentencieuse et fend l'air de sa main droite :

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire abracadabrante, Hervé ? murmure-t-il en secouant doucement la tête comme devant un cas difficile. D'honorables apparitions qui se manifestent, se volatilisent et qui reviennent te saluer d'un coup d'aile ? Je ne sais pas si tu te rends très bien compte de ce que tu m'annonces.

Il s'interrompt, un brin agacé et fait silence. Le voilà, soudain, comme défiguré par le doute. Scène rare quand on connaît l'assurance et la maîtrise de l'homme. Néanmoins, il ne renâcle pas à plonger la main dans une petite coupole de chocolats posée sur la table basse de son

bureau ; petit luxe byzantin. Par l'une des fenêtres, il observe le parc arboré, bercé par le bruit de la fontaine qui fait valser mille trombes d'eau. Il n'arrive pas à se départir de cet air grave qu'il arbore. Cependant, Mancini lit dans son regard plus d'incertitude que d'hostilité.

- Je pense qu'il s'agit tout simplement d'une hallucination, cher Hervé, prononce-t-il en s'asseyant confortablement dans un fauteuil.

Le toubib souligne à peine d'un haussement d'épaules le mouvement d'humeur de son ami :

- Peut-on avoir des hallucinations à répétition ? questionne-t-il. Je pencherais à la rigueur pour une perception. J'ai toujours raisonné comme un scientifique. En tant qu'organismes cognitifs, nous avons acquis cette capacité à travers des millions d'années d'évolution et d'interaction avec un milieu qui nous détermine. La perception ouvre sur le monde en temps réel et en tire, au moins partiellement, ses propriétés intrinsèques. De ce point de vue, « percevoir » n'est ni « halluciner », ni « imaginer », ni « rêver » La perception porte sur le monde en temps réel, et, par-là même acquiert un contenu.

Alphoméga se met à arpenter le Salon si impétueusement que la pièce en paraît soudain minuscule. Il ne s'est sans doute jamais posé d'interrogations spéculatives concernant les sujets non physiques :

- Les personnes qui, comme toi, vivent de tels phénomènes ne comprennent pas toujours que les messages ou les images qu'elles perçoivent sont produits par leur propre cerveau.

- Donc, tu ne me crois pas ? dit le médecin d'un ton désabusé en s'accrochant à la phrase.

Kadorsky transige du bout de ses lèvres indécises, avec une répugnance sensible :

- Je n'en sais strictement rien. En vérité, je suis désorienté. C'est pourquoi je tente le rendez-vous ! Va pour la bacchanale secrète ! Va pour l'épreuve probatoire ! Et tu viendras avec eux ! Demain soir, même lieu, même heure !

Ses yeux trahissent son esprit vif, jamais au repos ; les pattes d'oie d'une hilarité contenue accentuent une expression espiègle. Son romantisme enthousiaste naturel est enseveli sous une épaisse strate de raisonnement lucide. Il rajoute en haussant les épaules d'un air impérieux et provocant :

- Tu viendras avec eux. Avec eux ? Et quand bien même, que me veulent-ils... tes pieds nickelés fantastiques ? ces épaves du passé qui désirent remettre en jeu l'avenir...

Hervé marmonne :

- J'imagine tout ce que mon intervention a d'indécent, mais je t'assure Alphoméga, on est loin des contours éthérés et inquiétants que revêtent habituellement les fantômes au cinéma. Ceux-là ont tout de l'homme ordinaire : ils parlent, ils blaguent, ils fument, et ils s'alimentent. Bref, ils sont aussi frétilants que toi et moi, avec juste cette absence d'inhibition qui signale qu'ils sont débarrassés de la contrainte d'être vivants. Ils bercent le projet de se rendre utiles au pays en t'aidant à résoudre les problèmes, à dénouer les crises. Ils sont prêts à frôler ces câbles à haute tension qui se connectent à tous les points chauds de la planète ! Leur côté va-t-en guerre est séduisant.

Alphoméga reprend son sérieux :

- Ta phrase ne m'atteint pas. Elle vient du néant. Je t'en prie Hervé, restons lucides.

Il conclut, conciliant :

- Sers-toi un peu de Malt, veux-tu !

En même temps, Kadorsky, qui a toujours fui l'onction gaélique fortement alcoolisée, se verse une grande rasade d'eau minérale. Ils vident leur verre. Le Président paraît s'absorber dans une méditation, puis jette un coup d'œil à sa montre :

- Il est déjà vingt-deux heures. Je vais retrouver la lumière ; rejoindre Clara, ma déesse de l'ombre.

Ils se tiennent debout devant la fenêtre offerte aux ténèbres du parc. Mancini questionne avec une feinte légèreté :

- Y-a-t-il un Fellini au programme ?

Le visage du Président se détend et ses lèvres esquissent un sourire :

- Il Bidone ! On ne s'en lasse pas. Trois escrocs ont une combine favorite : se déguiser en hommes d'église pour abuser leurs victimes. Le plus âgé est rattrapé par son passé familial tandis qu'il commence à se lasser de son mode de vie.

- Dans ces films, j'apprécie particulièrement la musique... lui lance sincèrement Mancini.

Alphoméga se contente de hausser les sourcils :

- Imaginer les films de Federico Fellini sans la musique de Nino Rota est difficile, car elle est le premier acteur et le premier spectateur du monde fellinien. Amphigourique, facétieux, légèrement ironique, Nino Rota a su trouver les thèmes propres à ancrer le rêve éveillé, cauchemardesque et en couleurs de Fellini.

Ses lèvres frémissent et un rire léger lui échappe. Il conclut avec une nuance de défi dans la voix :

- A demain Hervé ! Tu la tiendras bien en laisse, ton escouade de fantômes ?



55, rue du Faubourg-Saint-Honoré, dix-neuf heures.

Le docteur Mancini passe sous le large portail doté de quatre colonnes ioniques. Grâce à son sésame, il se retrouve dans la cour d'honneur et répond aux saluts courtois que lui adressent quelques habitants du phalanstère.

Il fait halte. Sous une impassibilité qu'on devine feinte, les trois invités gisent fièrement à ses côtés, debout, épanouis mais parfaitement invisibles au commun des mortels. La tirelire bourrée de souvenirs, ils semblent néanmoins empruntés, émus. Combien de cérémonies importantes ont-ils vu se dérouler dans cette cour d'honneur ? Combien de tapis rouges ont été étalés sous les pieds d'hôtes illustres ? Combien d'hommes d'Etat, de Présidents, ont-ils accueillis dans ce sanctuaire élyséen avec les honneurs de la Garde Républicaine ? Combien de récipiendaires ont-ils honoré ? Combien d'instant solennels, d'accolades de circonstance sous les caméras et les objectifs des photographes ?

Le casting est admirable, étincelant :

D'abord, Georges, gros et envahissant : cent kilos de sagesse tragique enroulés dans un costume noir rayé. Il a allumé une Lucky Strike et s'est mis les mains sur le bide. La cigarette collée à la lèvre, il sourit à tout depuis son bonheur.

Plus fragile, François ajuste son couvre-chef noir seul rescapé de la liquidation de sa garde robe. Il aurait bien aimé arborer son feutre couleur terre de Sienne, mais celui-ci a été vendu aux enchères en 2008, au profit de l'association France-Libertés. Objet d'une longue bataille de surenchères, il a finalement été adjugé pour la somme rondelette de 7 800 euros. Un autre chapeau noir, aussi emblématique, a été racheté par le PS.

Il se tient au milieu, flanqué de Georges et de Charles, tel un prisonnier entre deux gendarmes. Il s'adresse à Georges en faisant une moue éloquente ; sa voix touche l'Auvergnat comme l'éclat d'un obus :

- Vous fumez encore cette *saloperie* ?

- Et vous ? vous travaillez toujours du chapeau ? rétorque l'Auvergnat d'une haleine fumante.

A côté, Charles offre son profil martial. Il secoue ses chaussures d'été pour en expulser un peu de terre de ses ancêtres – bourgeoisie ch'tie par sa mère et normande par son père. L'homme qui avait décidé de confondre son destin avec celui de la France, s'ébroue énergiquement, se mouche bruyamment et vocifère :

- Mes amis, cessez ces enfantillages et savourez le moment présent. Le comte d'Evreux nous observe !

Il fronce les sourcils et poursuit avec véhémence :

- Et sortez vos mains des poches ! Si vos attributs explosaient vous risqueriez à coup sûr de devenir manchots.

Ce faisant, il entraîne tout le monde vers le perron en pressant le pas comme s'il craignait de rater l'autobus. La grimace aux lèvres, François suit péniblement en maudissant ses ongles incarnés.

Devant le salon d'attente de la présidence, l'inévitable Claude Géant salue Hervé avec cette familiarité déférente qui constitue une élévation sociale et humaine.

- Comment allez-vous docteur Mancini ? s'informe-t-il. Le président est encore au bureau, il ne saurait tarder. Installez-vous comme hier.

Son regard étonné s'attarde sur les mains du toubib à la recherche d'une cigarette hypothétique. Il faut dire qu'une odeur tenace et pénétrante de Lucky Strike les enveloppe prodigieusement. Georges s'accroche avec une passion désespérée à sa cigarette allumée et demeure imperturbable.

- Laissez-moi jeter un coup d'œil sur la maison, dit Charles à Mancini. Un endroit où l'on a passé tant d'années de sa sacrée vie, ce n'est pas rien, tout de même.

Il fait quelques pas dans les couloirs avec une satisfaction évidente, puis se ravise et revient au Salon. Le docteur invite tout ce beau monde à s'asseoir. Georges

s'enfonce béatement dans son fauteuil. Il rejette rageusement la dernière bouffée loin de lui, en plissant les yeux et éteint sa clope en l'écrasant dans un cendrier en cristal de Saint Louis. Epanoui, Charles lorgne avec satisfaction sur une photo le représentant en 1940. Le boss entre enfin.

Il est inutile de vous gaver de mots, superlatifs portés à un haut degré ou à l'extrême, relatifs ou absolus. Etonnement, stupéfaction, stupeur et trouble, suffisent à définir l'état du président à la vue du trio d'Esprits ayant réintégré leurs enveloppes matérielles pour redevenir corps astraux. Des êtres concrets et circonscrits !

Georges se lève le premier. Son regard, d'où toute froideur est absente, rejoint celui du Président :

- Merci de nous recevoir Alphoméga. Vous permettez que je vous appelle par votre prénom ? Faites-en de même cher ami. Bien des choses nous lient. Inutile de vous dire que je partage pleinement les idées que vous défendez.

Le président a un frémissement d'aise et François qui a quitté son fauteuil, prend le relais. Il tend la main au Boss et y va du rapprochement gauche-droite ; le temps des effusions est arrivé. Il essaye de chasser toute malice de sa voix et de son regard :

- Ravi de vous retrouver Alphoméga, ment-il. Je garde de bons souvenirs du temps où vous étiez au Budget et à la communication, dans le gouvernement Cabaldir que je présidais en 95.

Kadorsky reste muet, il en a la glotte qui se bloque. Il se contente de serrer les mains que les fantômes lui tendent. Charles se lève à son tour. Depuis un moment, le grand homme dévisageait Alphoméga avec un intérêt accru et une secrète délectation, enregistrant au fur et à mesure les détails de sa personnalité. Ce dernier lui cramponne la paluche, manière de vérifier qu'il a bien cinq doigts et balbutie avec beaucoup de verve :

- Je suis extrêmement honoré mon général. Je salue l'homme du 18 juin et le fondateur de la Ve République,

pour lequel j'ai une admiration sans bornes, comme d'ailleurs l'immense majorité des français.

Charles lui file son regard 58 bis - « Je vous ai compris » - celui qu'il utilise dans les cas d'urgence. A son sourire satisfait, il semblerait que le compliment ait fait mouche. Du haut de son double-mètre pliant quatre branches, il toise son interlocuteur avec reconnaissance, en constatant que décidément la grandeur n'est pas une question de taille. Il remercie avec une grandiloquence pesante :

- Et moi donc, mon brave ! Je suis heureux de faire enfin votre connaissance. Après l'invasion de la Georgie par les Russes, vous avez négocié de main de maître le cessez le feu. J'ai été impressionné par votre efficacité. Par ailleurs, l'hyperactivité qui vous caractérise a eu des résonances jusqu'aux spirales les plus reculées du milieu interstellaire ! Vous êtes Président comme vous respirez. Un combattant et j'aime ça ! En ce qui me concerne, je suis venu vous parler de la France et des Français. J'espère que nous aurons de longues conversations.

Alphoméga acquiesce d'un mouvement de menton. On devine dans son regard un tas de réponses tuberculeuses, tues parce que trop directes, du genre : « pourvu qu'elles ne soient pas à tâtons rompus... »

Le documentaire sur « la vie des ancestraux » se poursuit dans une félicité dispensée généreusement et un invisible archange très inspiré annonce la suite avec « la vie des âmes du Purgatoire, de René Coty à nos jours... »

Maintenant l'affaire se noue et Kadorsky ne pourra plus refuser l'aide proposée par les trois vieux habitués de la maison. Il est conscient que, depuis quelques minutes, sa vie a changé d'aspect. Mais ne sont-ils pas trop fanés pour pratiquer un turbin aussi délicat ?

Après quelques considérations sur la météo et le réchauffement climatique, Alphoméga invite tout le monde à s'asseoir et plonge aussitôt dans la camomille noble, pure à angélate d'isobutyle.

C'est celle qui convient à tous les usages externes, névrites, névralgies, zona, sinusites, migraines, asthme nerveux - Parasitoses intestinales - Coup, blessure, traumatisme - Eczéma, psoriasis, acné, aphtes, peaux sensibles ou couperosées.

Mais aussi aux stupidités collectives ou individuelles de Droite comme de Gauche ; celles qui hantent les couloirs de Solférino, les sections de l'UMP, le comité central du FN, le NPA et le PC.

Mais aussi à la maladie infantile qui touche le capitalisme, celle de l'enfant gâté qui ne veut pas partager les fruits de son développement et veut tout garder pour lui.

Le « PR » s'adresse aux trois alchimistes mystiques :

- La crise que nous traversons est terrible et le capitalisme bien mal en point.

- Ce n'est pas d'une lutte anticapitaliste dont nous avons besoin, s'exclame François, mais d'une mutation démocratique qui imposera de nouvelles manières de manager une entreprise, qui associera les salariés à la gestion à égalité avec les représentants du capital, qui réglera les salaires en organisant une cohérence raisonnable et raisonnée entre les salaires des salariés et du patronat et les dividendes des actionnaires.

Alphoméga acquiesce d'un hochement de tête. Ravi, François esquisse un délicat sourire : il considère comme une victoire le fait que le président ait écouté et apprécié ses arguments.

- Ils vont se marier, chuchote Georges dans l'oreille de Mancini. Il a de la chance le socialo, il n'est plus très pimpant. C'est lui qui semble amoureux et pas le président. Il faut dire que celui-ci n'est pas mal, plutôt jeune, carré, énergique, brillant et ils ont à peu près la même taille...

- Vous oubliez que son cœur est pris par une belle italienne, lui susurre Hervé en réprimant un fou rire.

Dans l'effervescence de ce premier contact, Georges parle avec esprit de ses années à l'Élysée. Il évoque un certain nombre d'épisodes tragi-comiques ; dans ses descriptions, le grotesque côtoyait toujours le drame.

Kadorsky intervient :

- Avec le recul Georges, vous apparaissez pour les Français comme celui qui a véritablement enraciné les institutions de la V^e République après le départ de Charles.

- Le point crucial a été la rupture avec Chaban, dont la démarche tendant à imposer sa « nouvelle société » remettait en cause les institutions de la V^e, répond Georges. J'étais d'accord sur le contenu de la politique à suivre, mais cette orientation devait être donnée par le président de la République et non par le Premier ministre. Il a fallu faire preuve d'une grande fermeté pour maintenir et accroître la place du chef de l'état.

- Il est évident que la Cinquième République n'a véritablement trouvé son rythme institutionnel qu'avec et grâce à vous, conclut le Président.

Aurolé de ses souvenirs, Georges accapare la conversation et se vote des mentions spéciales. Rétrospectivement, ses années de pouvoir gagnent encore en ampleur.

Quelque peu agacé, Charles qui demeure la référence suprême en matière de Ve République, intervient d'une voix sans ménagement :

- Nous sommes ici pour parler d'avenir. Arrêtons de ressasser le passé !

A cette évocation et pour des raisons personnelles, le regard de Mancini s'assombrit. Quant-à Alphoméga, il se soucie peu de l'escarmouche. Il mène une bataille contre lui-même. Il déteste mais accepte finalement l'idée du surnaturel et ses éventuels phénomènes mystiques en les installant sur les bases solides de son réalisme logique. Il interroge :

- De quelle manière pourrez-vous garder le contact avec moi et comment vous manifesterez-vous ? Je suis rarement

seul durant les heures de travail, toujours entre deux réceptions, deux audiences, deux notes, deux coups de fil... D'autre part, je ne voudrais pas que vous empiétiez sur ma vie privée.

François émerge de sa torpeur. Solennel comme Notre-Dame-de-Gravenchon, il rassure :

- Ne vous inquiétez pas Président ! Sauf vos moments d'intimité, considérez que nous serons toujours auprès de vous, invisibles mais présents. Lorsque vous serez en public, il ne sera pas nécessaire de nous interpellier ni de nous questionner. Nous ferons des commentaires si nécessaire. Ils vous parviendront naturellement, comme si vous aviez une oreillette.

Georges oblique son poitrail de grand chambellan vers Alphoméga :

- Si vous désirez ménager une entrevue pour une conversation plus poussée, il vous suffira d'en déterminer le lieu et l'heure, comme vous l'avez fait aujourd'hui. Hervé sera tenu informé en permanence et pourra se joindre à nous à tout moment.

Généreux, Charles conclut :

- Il est évident que nous n'attenterons en aucune façon à votre vie privée. Vous avez notre parole d'honneur, cher Kadorsky.

Le président le regarde, impressionné, hypnotisé ; il a l'impression d'avoir agi sur le destin sans en avoir eu la volonté. Il balbutie :

- Et bien messieurs, c'est entendu...

La phrase reste en suspens. Les trois hommes disparaissent.

Moment creux : Mancini et Kadorsky restent là, un peu perdus, comme deux naufragés sur une île déserte après le passage d'un grand navire.



